



La Main Coupée

de Blaise Cendrars



LE RÉCIT COUPÉ

 AUX HOMMES MORTS POUR LA FRANCE...

Monsieur Cendrars,

Alors que l'on commémore chaque année les disparus de la guerre de 1914-1918, je tenais à vous écrire que votre ouvrage est une célébration qui vaut tous les monuments. Vous y brossez différents portraits d'individus qui ne sont pas que des soldats, mais avant tout des hommes. D'ailleurs vous entremêlez des anecdotes d'avant et d'après la guerre qui nous font comprendre ce qu'ils furent et ce qu'ils devinrent. Vous nous parlez des ouvriers, des étrangers, des artistes. À ce propos, le portrait de la femme du peintre Tchéque Kupka, venant retrouver son mari malgré l'interdiction faite par l'armée est un de ceux qui rendent cette époque vivante dans votre récit. C'est le grand intérêt de votre roman, il donne des couleurs à ce que je ne connais qu'en noir et blanc, il explique la vie pendant une période de mort dont vous parlez avec un certain détachement en plaçant des dates entre parenthèses à la suite des noms des hommes dont vous avez partagé le quotidien souvent terrible. « *C'était ainsi* » semblez-vous nous dire.

Vous évoquez aussi les anonymes avec des descriptions de suspects rassemblées dans un livre de poste : « *Un curé inconnu. Ne pas laisser fuir son chien noir. Leur tirer dessus sans sommation.* ». Tout un programme. Et nombre d'anecdotes tout aussi intéressantes, voire tout aussi incroyables, les unes que les autres. L'histoire des chevaux du Canadien, la « mort » de Garnéro, l'espion poète et j'en passe... Des hommes que vous vous remémorez « *à trente ans de distance [...] comme des poux dans une tête* ». Des légionnaires contraints au « *marche ou crève* » et

à la « *va comme je te pousse* » dû à la bêtise des gradés plus intéressés par l'application du règlement que par l'entretien du moral de leurs soldats.

🌀 ...LA LITTÉRATURE RECONNAISSANTE

Vos phrases sont souvent bien longues, mais se lisent sans embarras et disent bien la peine vécue à se mouvoir dans la boue des tranchées au son des « abeilles » qui sifflent. Je repense encore à ce cavalier coincé dans son manteau à pèlerine et lentement *aspiré* par la boue. Horrible. Et côté horreur, les animaux ne sont pas en reste. En temps de guerres, il n'est pas bon d'être vache, cheval ou cochon. À peine est-il bon d'être un homme.

Mais grâce à vous au moins on sait de qui on parle. Vous nous dressez quelques portraits de ceux dont nous ne connaissons plus que des noms gravés sur nos monuments aux morts. Même les « boches » ne sont pas oubliés. L'histoire du déserteur allemand en témoigne. Vous ne le portiez pas dans votre cœur celui-là, mais lorsque l'on s'étripe mutuellement on manque de place pour les sentiments. Il faut survivre.

Vos descriptions de la vie quotidienne donnent l'impression d'y être. Certains détails comme les alternances de quatre jours au front et de quatre jours en cantonnement qui vous démoralisent nous donnent un éclairage du vécu que personne n'aurait pu imaginer. Concernant les « *bouffeurs de gamelles* » votre mise au point est définitive sur ce que furent ces hommes qui moururent pour la France ou vécurent tant bien que mal comme vous-mêmes, amputés d'un ou plusieurs membres.

Alors que vos histoires me captivent, j'ai la désagréable surprise de constater qu'une erreur de montage d'imprimerie enlève à votre récit près d'une centaine de pages. Exaspéré, je décide donc d'écrire à votre éditeur afin de lui demander de réparer cette erreur. De plus, je me permets de rédiger ce courrier en argot des poilus dont j'ai traduit le langage à la suite :

« Monsieur Gallimard,

En pleine babille de l'ouvrage de Monsieur Blaise Cendrars *La Main Coupée* déplanqué par votre bonbonnière en collection Folio n°619, je me suis trouvé bec d'ombrelle en gaffant qu'à partir de la page 262, le foliotage recalait un doublon des pages 103 à 198 et brocardait les pages 263 à 358. On m'a donc caviardé près d'une centaine de pages ! C'est pourquoi je vous papelarde, car j'ai éteint de la braise pour abloquer la babille et je suis à la caille par vos façons d'y aller gaiement ! D'une part, car je ne peux conobrer les événements détaillés des pages qui

fouaillent, et d'autre part parce que les faits jactés à partir de la page 359 sont une vraie berquinade. Normal, j'y entrave que dalle ! Au cas où vous me trouveriez un peu vague, ou penseriez que j'égratigne le jésus, je tiens à votre disposition la babille écornée.

J'espère, Monsieur Gallimard ne pas vous avoir vissé un ours. Cependant, je suis certain que, quand bien même vous en êtes tomate, vous ne prendrez pas mon courrier pour un chiffon de papier et que vous m'aboulez sous peu les pages rapinées afin de laisser béard.

Bien à vous.

Un lecteur mécontent »

« *Monsieur Gallimard,*

En pleine lecture de l'ouvrage de Monsieur Blaise Cendrars La Main Coupée portée à ma connaissance par votre maison en collection Folio n°619, j'ai été déçu de m'apercevoir qu'à partir de la page 262, le foliotage dupliquait les pages 103 à 198 et supprimait les pages 263 à 358. On m'a donc dépossédé de près d'une centaine de pages ! C'est pourquoi je vous écris, car j'ai dépensé de l'argent pour acheter ce livre et je proteste contre ces agissements ! D'une part, car je ne peux connaître les événements détaillés des pages manquantes, et d'autre part parce que je trouve que les faits expliqués à partir de la page 359 sont ennuyeux. Normal, je n'y comprends rien ! Au cas où vous trouveriez ce courrier un peu louche ou penseriez que j'exagère, je tiens à votre disposition le livre abimé.

J'espère, Monsieur Gallimard ne pas vous avoir ennuyé avec de long discours. Cependant, je suis certain que, quand bien même vous en seriez surpris, vous ne négligerez pas mon courrier et me renverrez sous peu les pages manquantes afin que nous considérions cet incident sans conséquence.

Bien à vous.

Un lecteur mécontent »

Voilà, monsieur, la mésaventure que j'ai vécue à la lecture de votre livre. Rien de bien dangereux, mais qui fait que je n'ai pas entièrement compris la suite des événements après la page 358. Cependant, sachez que votre style a rendu bien vivants tous ces personnages oubliés. C'est déjà beaucoup.

Veillez agréer, monsieur Cendrars, mes salutations distinguées.

C. Delahaye